

Vous ne connaissez pas ce lieu. Il a l'air d'y faire tantôt chaud, froid, presque toujours ombragé. En d'autres circonstances, un faisceau d'indices et de lieux communs plantés dans l'imaginaire collectif vous aurait fait songer, qui sait, à la Californie. Pas ici.

Vous ne connaissez pas cette plante, cette génération, l'eau de mer dont il s'agit, ni l'heure qu'il est.

Vous ne connaissez pas cette personne, aux cheveux longs, blonds, bleus, courts ; chaque fois la même par le regard qu'elle arbore, sorte de semi-brèche pourtant puissante comme un écarquillement, des yeux entrouverts qui invitent à rester sur le pas de la porte, à flairer ce qui pourrait brûler au-dedans sans jamais se demander quoi, exactement, ni pour combien de temps.

Mais si, vous les connaissez. Vous n'y avez simplement pas pensé. Vous n'y penserez pas : pas aujourd'hui. C'est là le trait propre, qui jamais ne s'annonce fièrement comme tel, du travail de Maxime Fauconnier. Une variation de sujets, d'objets, de lieux, d'heures et de supports. Qui vous importent, finalement, aussi peu qu'à lui. Vous êtes ici pour regarder ; ni pour voir, ni pour investiguer. C'est de l'échappée. C'est du repos dans un mouvement, certes lent, mais jamais statique. Les draps sont encore tièdes, les rayons caressent plutôt qu'ils ne mordent, les étincelles n'ont pas terminé, on entend le ressac, et le raclement des roues sur l'asphalte.

Peu surprenant, donc, que le travail de Maxime Fauconnier s'étende aussi au cinéma. Le principe y est fondamentalement le même. On se laisse prendre, puis emmener. On pourrait, évidemment, prendre le temps de se dire ah, c'est beau. Mais nous sommes déjà plus loin. On le reconnaît, mais qui, quoi ? On ne sait pas.